

Présentation. Trentième anniversaire. Hommage à Georges-André Vachon

Lise Gauvin

Volume 31, Number 2, Fall 1995

Georges-André Vachon

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/035971ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/035971ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (print)

1492-1405 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Gauvin, L. (1995). Présentation. Trentième anniversaire. Hommage à Georges-André Vachon. *Études françaises*, 31(2), 3–10.
<https://doi.org/10.7202/035971ar>

PRÉSENTATION

TRENTIÈME ANNIVERSAIRE HOMMAGE À GEORGES-ANDRÉ VACHON

LISE GAUVIN

Incertitude, doute, désespérance même : c'est là que gît le commencement.

G.-André Vachon, dernière phrase de la dernière chronique, 1994.

Une précision, pour commencer. Ce numéro consacré à Georges-André Vachon devait de toute façon paraître. Puisque celui-ci avait dirigé la revue *Études françaises* durant douze ans, il était normal que nous lui consacriions, au moment où il prenait sa retraite, un recueil d'hommages. Le projet a pris désormais une autre signification : il s'est agi, pour ses collègues et amis, d'évoquer les multiples aspects de la personnalité de celui qui a représenté, pour ceux qui l'ont connu, un intellectuel exemplaire. Toujours à l'affût des questions posées par les différentes avancées du savoir, G.-André Vachon possédait un sens critique aigu doublé d'une vaste érudition. L'un et l'autre étaient aimantés par une interrogation sans cesse reprise, au risque du ressassement, à partir de quelques notions fondamentales et toujours irrésolues : la question de l'origine, celle de l'identité, celle de la langue... Ce sont ces questions/méditations qui traversent l'ensemble de son œuvre et en assurent l'unité. On les retrouve aussi bien dans les travaux sur Claudel que dans l'ouvrage sur Rabelais ou les réflexions sur Dollier de Casson.

Essayiste, il l'était au sens le plus large du terme, celui que lui donnait André Belleau lorsqu'il parlait d'une « narrativité des idées ». À peine l'idée était-elle formulée qu'elle entrait en résonance avec ses doubles, ses contraires, ses possibles à explorer. « La connaissance vraie est métaphorique : elle réunit les contraires », écrivait-il en 1970¹. Le scepticisme si souvent affiché par notre collègue était le signe d'une pensée chercheuse, actualisée par la pratique d'un doute systématique. Cette aptitude à remettre en cause les idées reçues, tant dans le domaine des croyances que des modes ou des idéologies, a porté l'écrivain à interroger l'objet même appelé « littérature », ce qui a donné l'un de ses plus beaux livres : *Esthétique pour Patricia*.

Éduqué chez les Jésuites, au collège Jean-de-Brébeuf de Montréal, jésuite lui-même jusqu'au milieu des années 1960, professeur au collège Jean-de-Brébeuf et au collège Sainte-Marie puis au département d'études françaises de l'Université de Montréal à partir de 1965, G.-André Vachon est l'exemple par excellence d'un esprit libre, passant de la poésie à l'argumentation savante, de la traduction à l'écriture romanesque, tout en gardant comme axe central de sa recherche l'essai, auquel il emprunte, dans ses multiples parcours, l'esthétique de l'inachèvement, préférant la question à la réponse, celle-ci toujours fragmentaire ou différée. Par un juste retour des choses, ces textes aux énoncés provocants, aux formules lapidaires, mais toujours interrogatifs, ouverts, comptent aujourd'hui parmi les classiques de la prose écrite au Québec.

Dans un de ses articles les plus cités, « Une tradition à inventer », G.-André Vachon, après avoir posé la question : « Comment peut-on être Québécois », se demande : « Mais pourquoi cette recherche inquiète de notre identité, cette interrogation sans cesse renouvelée, sinon parce que, nantis de tous les avantages de la modernité, il nous manque encore l'un des éléments fondamentaux de toute culture, de toute civilisation différenciée : une tradition². » Cette tradition qu'il appelait de tous ses vœux, existe-t-elle aujourd'hui ? Dans un article posthume, intitulé « Tradition, lecture, culture », il rappelle le travail important accompli par la collection « Bibliothèque du Nouveau Monde » pour l'établissement des textes essentiels de la culture québécoise. Cette collection, précise-t-il, « témoigne avant tout de la vigueur intellectuelle des

1. G.-André Vachon, « L'acquisition d'une culture », *Orphée*, n° 2, 1970, p. 5.

2. G.-André Vachon, « Une tradition à inventer », conférences J. A. de Sève, P.U.M., 1969, p. 270.

Québécois d'aujourd'hui ». Et il ajoute : « Pour moi, la BNM est une sorte d'affirmation massive, sans précédent dans l'histoire de notre culture. Elle concrétise une volonté de rattrapage, toujours soutenue par l'onde de choc de la Révolution tranquille³. » Quant à la question de l'identité comme telle, il tient à dire, d'un même souffle, que « la crise de la conscience postmoderne est en effet une crise d'identité ». Et il conclut : « Il est temps de nous rendre compte que l'identité québécoise n'est pas derrière nous, mais devant. Elle est à faire, avec les nouveaux Québécois de toutes origines, qui nous arrivent et qui naissent parmi nous⁴. » Dans sa dernière chronique publiée par la revue *Liberté*, il rappelle la figure d'Ulysse qui, pour échapper au monstre de la caverne, se désigne sous le nom de Personne. « Au moment du plus grand danger, écrit G.-André Vachon, tel est l'ultime recours d'Ulysse, dit l'Ingénieur, homme "aux mille tours" et père fondateur de la culture d'Occident, la nôtre. Sauveur de lui-même et de son espèce, parce que maître du langage, il dut en passer d'abord par le noyau d'absence de toute identité⁵. »

Depuis plusieurs années, G.-André Vachon songeait à écrire un livre sur la culture québécoise. Dans un carnet de notes inédit, il avait écrit, en date du 12 novembre 1985, sous le titre « Projet identité » :

Prenant la poésie québécoise comme point de départ, j'imagine ceci : déballer en effet, dans une première tranche, et sans que le lecteur se doute de rien, toute la question de l'identité à propos de Miron : ensuite, dériver sur Lapointe, ce qui amène certainement à poser la question tout autrement ; puis laisser entrevoir que, pour y voir clair, il faut vraiment passer par Breton-Hegel-Descartes-Platon.

On y retrouve également, daté du 26 novembre 1985, cet extrait intitulé « Identité : projet annexe » :

Il s'agirait de mener une enquête sur le parler des Montréalais. Pas du tout dans une optique corrective (toutes les considérations sur l'état actuel, bon ou mauvais, de la langue occuperait un autre chapitre du projet, et seraient à traiter séparément). L'idée serait simplement de savoir comment parlent les Montréalais, quels mots ils inventent, comment ils

3. G.-André Vachon, « Tradition, lecture, culture », dans J. Melançon, N. Fortin et G. Desmeules édit., *La Lecture et ses traditions*, Nuit Blanche, 1994, p. 241.

4. *Ibid.*, pp. 240 et 242.

5. André Vachon, « Le français des Québécois », *Liberté*, vol. 36, juin 1994, p. 186.

les inventent. L'enquête est à faire sur le terrain, et non dans les livres et journaux, même pas dans les écrits de Tremblay, puisque c'est littéraire et que ça renseigne sur tout autre chose que ce dont il s'agit ici.

Le sentiment de la langue tel que vécu par les Québécois est un autre sujet de réflexion privilégié pour G.-André Vachon. Il y consacre, en 1974, un numéro d'*Études françaises* intitulé : *Écrire, c'est parler*. Mais s'il pouvait écrire, en 1964, « que le langage serait essentiellement, pour l'homme du Québec, quelque chose de menaçant », car « le Québécois d'aujourd'hui est un homme des villes » et « il n'existe pas encore un langage spécifique correspondant à la réalité urbaine d'ici⁶ », il constate trente ans plus tard : « Pour peu qu'on se préoccupe de lui demander son avis, le Québécois moyen déclare se reconnaître chez qui, loin de supposer *a priori* que son auditoire est composé de handicapés de la parole, le prend pour ce qu'il est : un humain. Un être certes tiraillé entre des forces extrêmes et contradictoires, mais qui sait fort bien repérer en lui-même un certain point d'équilibre — d'équilibre souhaité, désiré, et dont le langage soigneusement articulé demeure, pour lui, l'image la plus nette⁷. »

Nous avons choisi de reproduire dans le cadre de ce numéro le premier article publié de Georges-André Vachon dans la revue *Études françaises*, « Le conflit des méthodes », ainsi que son avant-dernière chronique de *Liberté*, qui porte sur des œuvres littéraires québécoises. Du côté des inédits, nous avons opté pour quelques textes courts qui, tant dans le domaine de l'essai que de la fiction, sont représentatifs de la prose si singulière de l'écrivain. Y est traitée, notamment, la question du sens et du pouvoir de conviction de l'œuvre, pouvoir qui repose sur un « foisonnant système de correspondances ». Nous remercions Madame Danielle Ros de nous avoir donné accès à ces documents, de même qu'à l'ensemble des manuscrits, où nous avons pu remarquer une quantité impressionnante de brouillons de romans aux titres suggestifs : *L'Orient des rêves*, *Elle/Lui*, *En paradis*, *Domenica*, *Je n'ai jamais bougé d'ici*, *Fax, récit des derniers temps...* En ce qui concerne les articles déjà publiés, ils seront bientôt réunis en recueil dans la collection « Papiers collés » aux éditions Boréal.

6. Georges-André Vachon, « Conclusions et perspectives » *Littérature et société canadiennes-françaises*, sous la dir. de F. Dumont et J.C. Falardeau, PUL, 1964, p. 248.

7. André Vachon, « Le français des Québécois », art. cité, p. 184.

Le portrait que tracent de G.-André Vachon ses contemporains est celui d'un humaniste inquiet mais malgré tout optimiste⁸, d'un ami attentif et souvent imprévisible, d'un écrivain exigeant dont l'œuvre est d'une indiscutable originalité. À travers ces textes, chacun a cherché à « poursuivre un dialogue », selon la belle expression de Fernand Dumont, avec celui qui, pour nous tous, est devenu irremplaçable.

*

Que serait la revue *Études françaises* sans G.-André Vachon ? La question est impertinente, comme celle qu'aimait poser parfois, au détour d'un couloir, notre cher collègue. Directeur de la revue de 1966 à 1978, G.-André Vachon lui a donné l'impulsion que nous lui connaissons. Première revue universitaire à être fondée au Québec, en 1965, celle-ci était sous-titrée « Revue des lettres françaises et canadiennes-françaises » et se proposait de contribuer « au resserrement des liens, déjà étroits, qui unissent les universités d'Europe à celles du Canada français ». Elle souhaitait également « voir s'amorcer un courant d'échanges entre Montréal et les universités américaines ». La revue voulait consacrer la moitié de ses études à la littérature canadienne-française et réserver, dans un avenir prochain, une place à la littérature comparée. René de Chantal, son fondateur, évoque ici le climat intellectuel qui a présidé à sa création.

Avec Georges-André Vachon, *Études françaises* passe de trois à quatre numéros par an, le numéro d'août étant un numéro spécial consacré à l'édition de documents rares ou inédits. Dans un éditorial de février 1968, le directeur précise l'intérêt que voue la revue aux littératures francophones. « Parce qu'elle est publiée au Québec, dans un pays qui se cherche, notre revue est particulièrement attentive au renouvellement de la langue et des formes littéraires qui se poursuit dans tous les pays francophones. Tribune littéraire internationale, elle veut aussi donner, dans les comptes rendus de ses livraisons régulières, comme dans ses numéros spéciaux annuels, un panorama critique de l'activité littéraire, au Canada français. Elle publie des études critiques, des notes de lecture et des textes de création. » Insistant sur les relations entre « Critique, création et recherche », le directeur affirme que la

8. « Problématique, la société québécoise ? » se demandait-il, commentant *Genèse de la société québécoise* de Fernand Dumont ? « Elle est en tout cas vivante, et c'est peut-être là dire la même chose. » « Une société à l'état naissant », *Liberté*, vol. 36, n° 1, février 1994, p. 199.

revue veut « surtout être un lien vivant entre les poètes, les romanciers, les critiques, les spécialistes des études littéraires — et les hommes de la cité. » Dans un autre texte, il précise que la revue littéraire est un lieu « où la littérature se fait » ainsi que « le furent en leur temps le marché ou la place publique, la cour princière, le salon, le café, le cabaret ». Et pour ce, le chercheur, prenant le risque de la création, se doit d'être « pleinement accessible au public même des œuvres » (février 1970). La revue devient alors une sorte de « banc d'essai pour les travaux en cours⁹ » et publie aussi quelques poètes. À partir de 1970, les chroniques remplacent les comptes rendus : elles seront regroupées, en 1974, dans un numéro annuel. La même année, la revue devient entièrement thématique et son aspect ressemble à celui d'aujourd'hui.

Pendant quelque temps, *Études françaises* ne paraît que deux fois l'an. En 1981, Laurent Mailhot, alors directeur, annonce que la revue reviendra dorénavant à une périodicité trimestrielle et affirme sa vocation de « revue littéraire et interdisciplinaire » « québécoise et internationale ». « C'est là un programme (difficile) que nous essayons de mettre en œuvre méthodiquement, en situant le texte littéraire par rapport au théâtre et autres spectacles, à la philosophie et à l'histoire, aux manifestes politiques, aux arts et aux sciences humaines, avec des pointes du côté de la neurologie et du texte scientifique » (octobre 1981). Le comité de rédaction s'élargit et s'adjoit un conseil interuniversitaire et international. En 1987, Robert Melançon insiste sur le fait qu'une revue est « d'abord un projet, auquel il faut donner forme et substance à chaque parution ». Aussi, sans renoncer aux dossiers thématiques, la rédaction choisit de publier également des chroniques et des articles sur des sujets variés, de façon « à mieux refléter, conformément à sa vocation initiale, toute la diversité des recherches dont la littérature fait l'objet » (hiver 1988). Ginette Michaud poursuit cette politique d'ouverture tout en assurant la vocation interdisciplinaire de la revue. De plus en plus complets, les numéros thématiques s'enrichissent d'inédits, d'entrevues, de dossiers, tout en laissant place à des articles hors-thèmes.

9. Selon l'expression utilisée par G.-André Vachon dans « Tradition, lecture, culture », art. cité, p. 135.

Nous entendons continuer le travail de nos prédécesseurs, avec la collaboration d'un comité de rédaction¹⁰ et d'un conseil des plus compétents, reflétant une grande diversité de champs d'intérêt et soucieux d'entretenir dans les pages de la revue le dialogue que celle-ci a toujours voulu garder vivant entre critique et création, savoir et écriture. En témoigne la table ronde organisée à l'occasion du trentième anniversaire sur le sujet : « Les agents doubles ou la relation écrivain-critique ». Les numéros récents et en cours de préparation veulent souligner l'aspect multidisciplinaire de la revue (*François-Xavier Garneau et son Histoire, Politique à l'œuvre*), son intérêt marqué pour les littératures francophones (*La représentation ambiguë : configurations du récit africain*), ainsi que le rôle qu'elle s'est attribué dès le départ d'être un organe de diffusion de la recherche et de la création en domaine littéraire québécois et français (*Hommage à Georges-André Vachon*). Dans chacun des numéros, nous tentons de faire une part à des textes d'écrivains ainsi qu'à certains documents rares ou inédits. Par ailleurs, nous souhaitons augmenter le bassin des collaborateurs et ouvrir largement *Études françaises* aux collègues des universités canadiennes, américaines et européennes.

Quant au prix de la revue, annoncé dès 1967 comme un prix de la « francité », il fut donné successivement à Ahmadou Kourouma pour *Les Soleils des indépendances* (1968), à Gaston Miron pour *L'Homme rapaillé* (1970), à Juan Garcia pour *Corps de gloire* (1971), à Michel Beaulieu pour *Variables* (1973), à Fernand Ouellette pour *Journal dénoué* (1974), à Jean-Yves Soucy pour *Un Dieu chasseur* (1976) et à Makombo Bamboti pour *Nouvelles de Bangui* (1980). Créé grâce à la générosité d'un imprimeur montréalais, J.-Alex. Therrien, il a malheureusement cessé d'exister en 1980. Nous avons cru opportun de le faire renaître à l'occasion de ce trentième anniversaire, tout en le réorientant. Sous le nom de Prix de la revue *Études françaises* et de la francophonie, il couronne un essai inédit d'environ cent cinquante pages écrit par un auteur franco-

10. Saluons l'arrivée de deux nouveaux membres au comité de rédaction. Il s'agit de Sherry Simon, de l'université Concordia, codirectrice de la revue *Spirale* de 1986 à 1993, auteure d'un ouvrage intitulé *Le Trafic des langues. Traduction et culture dans la littérature québécoise* (Boréal, 1994) et coauteure de *Fictions de l'identitaire au Québec* (XYZ, 1991), ainsi que de François Paré, de l'Université de Guelph (Ont.), qui a publié, outre de nombreux articles sur la littérature française de la Renaissance et les littératures franco-ontarienne et québécoise, un essai sur *Les Littératures de l'exiguïté* (Le Nordir, 1992) qui lui a valu le Prix du Gouverneur général. Soulignons également le passage de François Ricard au conseil de la revue et la création d'une nouvelle rubrique réservée aux directeurs de la revue. On remarquera que ces derniers ont tous collaboré à ce numéro anniversaire.

phone. Il s'accompagne d'une publication et d'une bourse de cinq mille dollars offerte par l'Agence de coopération culturelle et technique (ACCT) qui, en 1995, fête aussi un anniversaire, celui de ses vingt-cinq ans. Nous pensons que cette relance d'un prix si étroitement associé à l'œuvre de G.-André Vachon — voir ici même le témoignage de Kourouma — est une autre façon de lui rendre hommage et de signaler la vitalité d'une revue qui entre maintenant dans sa maturité. Dans les années à venir, *Études françaises* se propose de demeurer un lieu d'échanges et de réflexion, là où la littérature se pense et se crée.